

LA LASSITUDE DE LA VIE.

La vie m'est à charge.

(GENÈSE, XXVII, 46.)

La vie m'est à charge ! quel est l'homme parvenu à un certain âge , qui n'ait éprouvé parfois le sentiment amer exprimé dans ces paroles ? Il n'est personne , parmi ceux qui ont quelque expérience de la vie , qui n'ait ressenti par moments la lassitude de la vie. Il y a des moments où nous sacrifierions tout pour la conservation de notre existence , selon ce qui est dit au deuxième chapitre de Job , dans cet entretien mystérieux entre Satan et l'Éternel : « tout ce qu'un homme possède , il le donnera pour sa vie. » Mais il y a d'autres moments où l'existence devient pour nous un pesant fardeau , et où la disposition secrète de notre cœur répond à la déclaration de mon

texte : « la vie m'est à charge. » Et ce n'est pas toujours quand nous sommes dans l'épreuve, quand la vie est matériellement pénible pour nous, que ce sentiment amer s'empare de notre âme : c'est bien souvent quand tout nous sourit au dehors, quand nous sommes entourés de toutes les conditions matérielles du bonheur, quand le ciel brille sur notre tête et que la prospérité règne dans notre maison. On peut même assurer que la lassitude de la vie se rencontre plus fréquemment chez les heureux du monde, chez les grands et chez les riches que dans les classes pauvres et laborieuses. C'est cette disposition morale, portée à son degré extrême, qui produit les suicides ; mais alors même qu'elle n'entraîne pas des conséquences aussi désastreuses, elle n'en est pas moins un grand mal, et nous devons mettre tous nos soins à la combattre. Je voudrais rechercher quelles sont les causes principales qui peuvent donner naissance dans le cœur des hommes au dégoût de la vie, et aussi quels sont les remèdes les plus efficaces pour combattre cette malheureuse disposition.

Parmi les causes qui nous portent quelquefois à dire dans nos cœurs, si nous ne le disons pas tout haut : « la vie m'est à charge, » il en est qui sont coupables en elles-mêmes ; il en est aussi qui sont, dans une certaine mesure, légitimes : nous les examinerons tour à tour. Que la cause en soit légitime ou qu'elle soit coupable, la lassitude de la vie est toujours un mal ; c'est toujours un état d'âme qui ne

devrait pas se trouver chez l'enfant de Dieu. La disposition que nous devons chercher comme la plus désirable, c'est, tout en étant préparés à partir si Dieu nous rappelle, d'être prêts aussi à rester dans ce monde aussi longtemps qu'il veut nous y laisser ; à y rester non-seulement sans murmure, mais en paix et avec joie, puisque telle est la volonté de notre père céleste et qu'il nous donne une œuvre à faire ici-bas. « Je suis pressé des deux côtés, » disait saint Paul, « et je ne sais ce que je dois préférer : mon désir tend à déloger pour être avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur ; mais il est plus nécessaire pour vous que je demeure dans la chair »¹.

Parmi les causes coupables qui nous rendent parfois la vie à charge, une des plus fréquentes est le sentiment de la propre justice. Il y a des hommes qui pensent qu'ils ne sont jamais traités selon leur mérite, et que les autres, au contraire, reçoivent bien au delà de ce qu'ils ont mérité. Ils rapportent tout à eux-mêmes ; ils voudraient faire converger toutes choses vers leur avantage personnel, et détourner à leur profit toutes les jouissances de la vie. Tous les avantages qui sont accordés à d'autres, et dont eux-mêmes sont privés, leur semblent une injustice de Dieu et des hommes. Une telle disposition ne peut que les rendre profondément mécontents et malheureux. Le plus léger mécompte les afflige outre me-

¹ Philip., I, 23, 24.

sure, la moindre perte les irrite et les exaspère; et persuadés qu'ils sont victimes des injustices de la providence, ils s'écrient : la vie m'est à charge ! Le vrai remède à cette malheureuse disposition, c'est de nous dépouiller de l'orgueil et de nous revêtir de l'humilité; c'est d'apprendre à nous connaître nous-mêmes et à nous voir tels que nous sommes. Si nous nous connaissons tels que nous sommes, nous en viendrons à nous mettre sincèrement à la dernière place; nous estimerons les autres meilleurs que nous-mêmes; nous prendrons chacun pour soi la devise qu'avait choisie saint Paul : « le premier des pécheurs »¹. Alors nous découvrirons qu'il est vrai de dire en effet que Dieu ne nous traite pas selon nos mérites, mais dans un sens opposé à celui que nous donnions à ces paroles. Si Dieu nous traitait selon nos mérites, nous serions dépouillés de tout ce que nous possédons. Alors nous accueillerons la moindre des jouissances de la vie, tout ce qui est ajouté à notre pain quotidien, et ce pain quotidien lui-même, comme une pure grâce, comme une faveur non méritée dont nous avons sujet de bénir Dieu. Alors aussi nous trouverons tout naturel que les autres soient mieux traités que nous dans telle ou telle circonstance, qu'ils réussissent où nous avons échoué, qu'ils obtiennent des avantages qui nous sont refusés; nous serons préservés de cet affreux sentiment de l'envie qui ronge le cœur comme un cancer moral, et que

¹ 1 Tim., I, 15.

L'Écriture a si bien nommé « la vermoulure des os. »¹

Une autre cause qui porte souvent les hommes au dégoût de la vie, c'est l'ambition non satisfaite. Si nous plaçons notre bonheur dans la possession d'un bien terrestre quel qu'il soit; si nous concentrons toutes nos facultés et tous nos efforts à la poursuite de ce bien-là, et que nous soyons déçus dans notre espérance, il en résultera nécessairement un découragement qui peut aller jusqu'au désespoir. Il importe peu quel soit l'objet que nous poursuivons : que ce soit le rang, ou la gloire, ou la fortune, ou l'amour des créatures, du moment que nous faisons dépendre notre bonheur de la créature et des biens de la terre, nous nous exposons à un mécompte terrible : il arrive souvent en pareil cas que la raison de l'homme ne résiste pas à la secousse qu'amène la déception, et que le suicide lui apparaît alors comme le seul asile qui reste ouvert à son désespoir. Il n'est pas même nécessaire que nos espérances soient renversées par l'événement pour que la recherche exclusive des biens terrestres nous conduise au dégoût de la vie; car ces biens-là ne peuvent pas remplir la capacité de nos cœurs, ni satisfaire à nos vrais besoins. Ils portent fatalement en eux-mêmes le désenchantement. Que d'hommes, par exemple, ont fait dépendre leur bonheur de la possession des richesses, ont consacré tous leurs efforts à les acquérir, sont arrivés en effet à les posséder de manière à contenter à cet égard tous leurs

¹ Prov., XIV, 30.

désirs, ont « entassé l'or comme la poussière et rempli d'argent leurs maisons, » et ont reconnu ensuite avec amertume qu'ils n'en étaient pas plus heureux, et que la vie leur était à charge autant qu'auparavant, peut-être davantage ! Le seul moyen de ne pas éprouver de mécompte, c'est de concentrer toutes nos affections et nos efforts sur les biens du ciel, sur Dieu ; sur Christ, sur la vie éternelle. Ces biens-là ne nous trompent jamais ; non-seulement ils ne manquent jamais de se faire trouver au cœur qui les cherche, mais ils dépassent toujours infiniment notre attente et nos espérances. « ô Eternel ! » disait le psalmiste, « que tes biens sont grands, que tu as réservés pour ceux qui t'aiment, et que tu donnes, en présence des fils des hommes, à ceux qui se reti-
rent vers toi ! »

Une autre cause qui amène souvent la lassitude de la vie, c'est le manque d'une occupation positive pour remplir la vie. Nous ne pouvons trouver la satisfaction des besoins de notre nature morale que dans l'activité et dans le travail. « Dieu agit continuellement, » dit l'Écriture : il faut qu'il en soit de même de l'homme, qui fut créé à l'image de Dieu. Même avant la chute, le créateur avait donné à l'homme la loi du travail, bien que le travail ne fût pas alors pénible comme il l'est devenu par suite du péché. Il nous est dit, en effet, que Dieu plaça nos premiers parents dans le jardin d'Eden « pour le

1 Ps. IV, 6, 7.

cultiver et pour le garder. »¹ A plus forte raison le travail est-il un devoir et une nécessité dans notre condition actuelle. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage ; » « tu travailleras six jours et tu feras toute ton œuvre. » « Qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger, » dit l'apôtre². Quiconque ne travaille pas manque à la loi de sa nature, et par là même il ne peut qu'être mécontent et malheureux. Que ceux à qui la vie est à charge recherchent si la cause n'en serait pas dans une existence qui n'est pas suffisamment occupée ; et si quelqu'un n'avait pas encore un but sérieux et utile à sa vie, qu'il se propose un tel but ; qu'il se crée à lui-même un travail, matériel ou intellectuel ; qu'il remplisse ses heures par une occupation active et utile : il se préservera par cela seul d'une des causes les plus fréquentes du sentiment amer que nous combattons.

Une autre cause qui peut nous conduire à la lassitude de la vie, et qui semble pouvoir l'excuser jusqu'à un certain point, c'est la souffrance physique. Il n'est aucune épreuve qui soit plus difficile à supporter qu'une maladie douloureuse, alors surtout qu'elle est prolongée. Après le salut de notre âme, nous n'avons pas de bien plus précieux que la santé du corps. Quand nous jouissons de la santé, nous ne pouvons pas nous faire une juste idée de ce qu'est l'épreuve de la maladie. Il faut avoir languï sur un

¹ Gen., II, 45.

² Gen., III, 49. Exod., XX, 9. 2 Thess., III, 10.

lit de douleur pour pouvoir comprendre les plaintes amères qui s'échappaient des lèvres de Job : « J'ai reçu en partage des mois de souffrance , et des nuits de fatigue m'ont été assignées. Je dis chaque matin : qui me fera voir le soir ? et le soir je dis : qui me fera voir le matin ? quand je me dis : mon lit me consolera , ma couche diminuera ma plainte , alors tu m'effraies par des songes , tu m'épouvantes par des visions ; tellement que j'aimerais mieux mourir , que de conserver mes os » ¹. Et pourtant, grâces en soient rendues à la bonté paternelle de Dieu , il y a des bénédictions toutes spéciales attachées à la souffrance du corps. Tout enfant de Dieu qui a passé par là peut déclarer que , là où la souffrance abondait , il a senti abonder aussi les consolations de Christ et les joies du ciel. « Tu transformes tout son lit quand il est malade, » disait David en parlant du serviteur de l'Eternel ². A la vérité , il est difficile de reconnaître et de réaliser ces bénédictions à l'heure même de la souffrance. Il en est peu qui puissent dire pendant qu'ils souffrent : « il est bon pour moi *d'être* affligé ; » mais il en est beaucoup qui peuvent dire ensuite comme David : « il est bon pour moi *d'avoir été* affligé » ³. Quel est le chrétien qui , sur un lit de maladie , n'en a pas appris davantage que par toutes les prédications de l'évangile ? Bien des leçons , sou-

¹ Job, VII.

² Ps. XLI, 3.

³ Ps. CXIX, 71.

vent entendues et aussi souvent oubliées pendant les jours de la santé et de la joie, nous reviennent au cœur à l'heure douloureuse comme de vivantes réalités, et c'est alors qu'elles produisent sur nous des impressions profondes et durables. Si quelque malade est tenté de dire, « la vie m'est à charge, » qu'il se rappelle que l'épreuve lui est envoyée pour un bien, et non pas seulement pour son propre bien, mais aussi pour celui des autres. Le spectacle d'une maladie supportée chrétiennement est un enseignement plus efficace que tous les livres de théologie, d'apologétique ou d'édification. Il y a dans la souffrance, endurée avec patience et sérénité, une prédication muette mais puissante, qui pénètre et remue les plus indifférents. Si la foi chrétienne peut rendre ainsi victorieux de la douleur; si elle peut mettre la soumission et la paix du cœur à la place du murmure et de l'angoisse, l'incrédule le plus endurci sera forcé de reconnaître que la foi est une réalité.

Quelquefois la lassitude de la vie provient non pas de la souffrance physique, mais de la perte des objets de nos affections. Il y a tel serviteur de Dieu — un père ou une mère de famille — qui, semblable à un vieux arbre dépouillé successivement de ses fleurs, de ses fruits et de ses feuilles, demeure seul dans une existence décolorée. La maison qui résonnait autrefois d'accents joyeux est désormais silencieuse; les cœurs qu'animait une ardente sympathie ne battent plus; la famille qui avait naguère son domicile sur la terre a été transportée dans la maison du père cé-

leste. On peut comprendre et excuser celui qui reste seul dans une maison vide, si parfois il est fatigué de la vie. Par les yeux de la foi il aperçoit dans le ciel les groupes lumineux des fidèles glorifiés, et parmi eux il entrevoit des figures aimées; il entend retentir dans le lointain les cantiques de la nouvelle Jérusalem, et dans le concert céleste il croit distinguer des voix connues et chéries; il se détache d'une vie qui a perdu pour lui ses plus doux attraits; il devance par ses désirs le moment où il franchira ce ruisseau de la mort qui le sépare de ceux qu'il aime, où il ira retrouver ceux qui ne sont point perdus pour lui, mais qui l'ont devancé; comme le soldat fatigué par la guerre, il soupire après sa patrie; comme la sentinelle épuisée par une nuit de veille, il languit après la venue du matin; qui pourrait s'étonner si dans de telles circonstances, en songeant à ceux qui l'ont quitté, il lui arrive quelquefois de dire: « la vie m'est à charge, et mon désir tend à déloger! » Un tel désir ne pourrait être blâmé que s'il devenait de l'impatience et du murmure; s'il détournait le chrétien des devoirs positifs de la vie, et s'il l'empêchait d'attendre en paix l'heure que le père céleste a marquée lui-même pour le réunir à ses bien-aimés.

Il y a bien d'autres épreuves qui peuvent produire chez nous la lassitude de la vie: le temps me manquerait pour en parler en détail. Ainsi les soucis d'une position difficile; ainsi la douleur causée par les égarements de ceux que nous aimons; ainsi les amertumes d'une union mal assortie; — et combien

d'autres douleurs encore qui souvent sont connues seulement de celui qui les ressent, et qui l'amènent à dire, dans ces luttes intérieures et secrètes qui n'ont que Dieu pour témoin : « la vie m'est à charge ! »

Il y a des causes plus légitimes encore qui peuvent amener chez nous la lassitude de la vie. Ce sentiment peut être produit chez le fidèle par la vue du péché et des iniquités de toute sorte qui l'entourent sur la terre. Quand nous voyons les méchants prospérer et la justice opprimée ; quand nous considérons le peu de progrès que l'évangile a faits jusqu'ici dans la masse de l'humanité ; quand nous pensons à tous les mensonges, à toutes les calomnies, à tous les rapports malveillants, à toutes les injustices, à toutes les cruautés qui se commettent journellement dans le monde ; quand nos regards sont blessés par l'immoralité qui marche la tête levée et qui se glorifie de sa honte ; quand nous contemplons les oppressions de la tyrannie, les horreurs de la guerre, les abominations de l'esclavage, — il est impossible que notre cœur ne soit pas ému d'une douleur profonde et d'une sainte indignation ; nous en venons quelquefois à nous demander s'il est bien vrai que Dieu règne puisqu'il souffre de telles choses ; si sa justice est défaillie qu'il ne punisse point les méchants, ou si sa grâce est impuissante pour convertir les âmes et les amener à l'évangile ; nous nous sentons las de cette terre de péché ; il nous semble qu'en restant dans ce monde nous assumons notre part de responsabilité du mal qui s'y commet ; nous soupi-

rons après ces « cieux nouveaux et cette terre nouvelle où la justice habite , » nous disons avec le prophète : « ô qui me donnerait les ailes de la colombe ! je m'envolerais bien loin et j'irais chercher le lieu du repos. » Qui nous fera voir cette contrée heureuse où le péché n'est plus , où les méchants ne tourmentent plus personne , où règnent sans partage la charité, la vérité, la pureté, la beauté morale ! « Mes yeux se sont fondus en ruisseaux d'eaux , » s'écrie David , « parce qu'on n'observe point ta loi. » Assurément il y a ici un profond mystère : c'est le mystère de la vie ; il faut savoir attendre avec patience le grand jour des révélations. « Les voies de Dieu ne sont pas nos voies ; » mais il a l'éternité devant lui pour les justifier. Quand le voile sera levé qui sépare le monde visible du monde invisible ; quand « nous connaîtrons comme nous avons été connus , » nous verrons alors avec admiration que ces voies du Seigneur, aujourd'hui si obscures pour nous, étaient toujours sages , bonnes et justes, et que nous avons tort de nous laisser aller au découragement. « C'est par la foi que nous devons marcher ici-bas , et non par la vue. ¹ »

Cette lassitude de la vie peut provenir d'une source plus respectable encore : je veux parler du sentiment de nos propres péchés et des imperfections de notre vie chrétienne. Combien nous restons tous, même les plus fidèles entre les fidèles , au-dessous de ce que

¹ 2 Cor., V, 7.

nous devrions être, de ce que nous voudrions être ! comme nos résolutions les meilleures sont constamment frappées d'impuissance et aboutissent à une triste déception ! avec quelle facilité nous nous laissons surprendre par le péché ! Nous nous créons un idéal de devoir, de pureté, de zèle, de dévouement, de charité ; nous nous efforçons sincèrement, semble-t-il, de poursuivre cet idéal et de l'atteindre, et nous ne parvenons pas même à diminuer l'intervalle qui nous en sépare ! les jours succèdent aux jours, les mois aux mois, les années aux années, et nous nous retrouvons toujours au même point, il semble que nous ne fassions aucun progrès dans la vie morale ; à la fin de chaque jour et de chaque année nous reconnaissons avec amertume que nous n'avons pas accompli la moitié des choses que nous avons projetées ; nous ne savons trouver ni le temps, ni la force d'achever l'œuvre qui nous est donnée à faire ; mille préoccupations mesquines ou mauvaises nous détournent sans cesse des grandes pensées, des choses qui sont en haut, des intérêts éternels que nous avons à cœur de poursuivre ; « nous voudrions faire le bien, et voici, le mal est attaché à nous ! »¹ Alors la vie nous devient à charge ; nous sommes las de nous-mêmes et du péché qui est en nous ; nous voudrions que la chair ne pesât plus sur notre âme pour l'empêcher de déployer ses ailes, et nous criions comme saint Paul : « malheureux que je suis ! qui

¹ Rom. VII, 21, 24.

me délivrera de ce corps de mort? » Ici encore, mes frères — je parle aux enfants de Dieu : eux seuls sauront me comprendre et n'abuseront point de mes paroles — ici encore nous avons besoin de patience. Tout en haïssant le péché et en faisant tous nos efforts pour le combattre, il faut apprendre à user de patience envers nous-mêmes et envers nos misères, à nous supporter nous-mêmes, comme le Seigneur nous supporte et use de patience envers nous ; il faut, tout en aspirant à la perfection, nous résigner, hélas ! à ne pas l'atteindre ici bas ; et pourvu que notre cœur soit droit devant Dieu, il faut ajourner la réalisation de notre idéal au royaume des cieux.

Enfin il est encore une lassitude de la vie qui ne se rattache directement à aucune des causes que je viens d'énumérer ; qui provient de toutes ces causes à la fois, et qui tient d'une manière générale à l'imperfection de l'économie présente. Il y a une tristesse vague et sans objet qui s'empare quelquefois de notre cœur au milieu même de la prospérité, et surtout dans la prospérité : car les épreuves réelles et sérieuses ont pour effet de chasser ces épreuves mal définies que nous nous infligeons à nous-mêmes par notre imagination. Il y a des jours et des époques dans notre vie où, alors même que tout nous sourit au dehors, nous nous sentons malheureux sans savoir pourquoi ; nous sommes portés à voir toutes choses sous un point de vue triste et décourageant ; nous sommes ingénieux à nous créer des souffrances imaginaires, tout devient un aliment à notre tristesse, il

y a comme un voile sombre jeté pour nous sur la nature et sur la vie ; nous nous sentons atteints dans l'âme de je ne sais quel mystérieux *mal du pays* , nous sentons que nous ne sommes pas à notre place , que notre vraie destination n'est pas ici-bas , et la vie nous devient à charge. Il y a au fond de ce sentiment quelque chose de profondément vrai ; il y a là un instinct moral qui vient de Dieu et que nous devons écouter. Dieu nous avertit ainsi qu'en effet notre lieu de repos n'est pas sur la terre , que nous sommes ici-bas étrangers et voyageurs , et que notre vraie patrie est dans le ciel. Mais cette disposition devient mauvaise du moment qu'elle nous décourage des devoirs de la vie active , et nous devons alors la combattre comme une tentation de l'ennemi des âmes.

Telles me paraissent être les principales circonstances, les unes coupables, les autres légitimes, dans lesquelles se produit chez nous la lassitude de la vie. Il nous resterait à chercher quels sont les meilleurs remèdes pour guérir cette maladie de notre âme ; quels sont les moyens les plus efficaces de combattre cette disposition toujours funeste et contraire à la volonté de Dieu, alors même que la cause en est parfois respectable. Mais le temps nous manque aujourd'hui pour aborder cette seconde partie de notre sujet ; nous en ferons l'objet d'une prochaine méditation , si le Seigneur le permet. Pour aujourd'hui tenons-nous-en à cette conclusion importante, que rien dans ce monde ne saurait satisfaire aux besoins de nos âmes, et qu'il

nous faut absolument chercher « les choses qui sont en haut. » Si nos cœurs se détachent de plus en plus des biens de la terre à mesure que nous avançons dans la vie, à mesure que nous sondons tout ce que la terre peut nous offrir, ne laissons point pour cela nos affections errer à l'aventure, sans objet et sans aliment; tournons-les vers les réalités éternelles. La terre se dérobe sous nos pieds qui voudraient s'y appuyer; mais il nous reste le ciel. Nous sommes étrangers et voyageurs ici-bas, mais là-haut nous avons une patrie; et la recherche de cette patrie céleste suffit, comme nous le verrons, à répandre la sérénité et la joie même sur notre exil terrestre. Cherchez donc la patrie céleste, « affectionnez-vous aux choses qui sont en haut. » « Nous voyons aujourd'hui » confusément, comme dans un miroir obscur; mais » un jour nous verrons face à face. Ce que nous » serons n'est pas encore manifesté; mais nous » savons — nous qui croyons au Fils de Dieu, nous » qui avons notre espérance en Christ crucifié — nous » savons que lorsqu'il sera apparu nous lui serons » semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. »¹ Fais-nous la grâce, ô notre Dieu! qu'après avoir combattu ici-bas le bon combat, nous soyons recueillis avec les saints dans la gloire éternelle. Amen.

¹ Col., III., 4. 4 Cor., XIII, 42. 4 Jean, III, 2.